« L'histoire première, c'est d'aimer les bêtes » place de la relation entre hommes et animaux dans l'organisation du travail en élevage

Jocelyne Porcher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2825>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.2825

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2003

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Jocelyne Porcher, « « L'histoire première, c'est d'aimer les bêtes » place de la relation entre hommes et animaux dans l'organisation du travail en élevage », *Communication et organisation* [En ligne], 23 | 2003, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2825> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.2825

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

« L'histoire première, c'est d'aimer les bêtes » place de la relation entre hommes et animaux dans l'organisation du travail en élevage

Jocelyne Porcher

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cette communication est issue d'un travail de thèse réalisé dans le cadre de l'UMR INRA SAD-INAP PG

Introduction

- 1 Les processus domesticatoires conduisent depuis plus de dix mille ans hommes et animaux à vivre et travailler ensemble. Les animaux domestiques, c'est-à-dire ceux qui relèvent du *domus*, de la maison, participent du lien social et des activités productives humaines. L'élevage est un champ de rencontres et de communication entre sociétés animales et sociétés humaines où se croisent intérêts et émotions, où s'opèrent des apprentissages inédits et où se forment des identités individuelles et collectives. L'animal d'élevage est ainsi à la croisée de différents mondes : le sien propre – son monde de vache, de cochon, de poule ou de brebis – et le monde du travail au sein duquel il est avec les êtres humains dans une nécessaire relation de communication. Le propre de l'animal d'élevage est en effet, à la différence de l'animal « sauvage » et, dans une moindre mesure de l'animal « familier », d'être projeté dès sa naissance dans le travail.
- 2 Deux définitions de concepts s'imposent préalablement : celui de travail et celui de communication entre hommes et animaux. Je m'appuierai sur la définition du travail

proposée par la psychodynamique du travail ou plutôt sur une définition du *travailler*. Pour Christophe Dejours en effet, les débats contradictoires sur le travail se heurtent à une indiscutable réalité : le *travailler*. La substantivation est importante car elle souligne la place irréductible du sujet dans le travail, c'est-à-dire la réalité du *sujet travaillant* : « travailler, c'est mobiliser son corps, son intelligence, sa personne pour une production ayant valeur d'usage » (Dejours, 1998a).

- 3 Il n'existe pas, à ma connaissance, de concept scientifique définissant la relation de communication entre hommes et animaux. Le champ théorique de la communication est le plus souvent circonscrit, soit aux relations humaines, soit aux relations animales. La communication inter-espèces, bien qu'elle soit fréquemment décrite, ne renvoie pas à un concept. L'impossibilité de la communication, exprimée par l'affirmation maintes fois reprises de Wittgenstein : « si un lion pouvait parler, nous ne pourrions le comprendre », renvoie aux mondes respectifs de l'homme et de l'animal, ou plutôt des animaux, puisque comme l'exprime Von Uexküll, il y a un monde de l'homme et des mondes animaux. Néanmoins, ce monde du lion nous est-il réellement si inaccessible ? Vivons-nous depuis dix mille ans avec des animaux sans communication avec eux ? Je m'appuierai sur une définition de la communication entre hommes et animaux qui fait l'économie du langage léonin et se rattache à la fois aux champs théoriques de l'Ecole de Palo Alto et de la psychologie phénoménologique : *la communication est un échange intentionnel ou non de significations entre individus, le fait de mettre ou d'avoir quelque chose en commun, ce quelque chose amenant à une modification du comportement d'un ou des acteurs de la communication.*
- 4 Historiquement, l'élevage au sein d'une trinité homme-animal-nature, constituait une activité intimement attachée à l'état de paysan. Les animaux étaient liés à la terre pour la nourriture, les labours, la fumure, l'entretien des sols... Ils étaient des partenaires de labeur et partageaient avec les paysans l'habitat, l'espace, l'alimentation. Ils étaient partie prenante de la vie familiale, et de nombreuses œuvres (littérature et peinture notamment) décrivent un monde rural empreint de présence animale. Cette « agriculture ancienne » qui, selon Mazoyer et Roudart, perdurait encore dans la plupart des régions françaises au lendemain de la seconde guerre mondiale, fonctionnait selon un système de polyculture, poly-élevage et subvenait à ses propres besoins, aussi bien pour l'alimentation des bêtes et des gens que pour l'essentiel de ses moyens de production.
- 5 À partir du milieu du XIX^e siècle en France, en même temps que se développe la société capitaliste industrielle, émerge avec une force croissante une agriculture productiviste¹ inscrite dans les échanges commerciaux et financiers de la nation, à l'origine d'un profond bouleversement des mentalités et du rapport des paysans à la nature (Thomas. 1985). La relation de communication, qui présidait depuis l'origine des processus domesticateurs au partage de mondes entre hommes et animaux en élevage, a été profondément altérée, en même temps que la part affective du travail, génératrice de « temps improductifs », était réprimée par les structures chargées du développement agricole.
- 6 Après avoir rappelé les conditions de la modernisation de l'élevage et la place de la zootechnie dans cette entreprise de rationalisation du travail, je montrerai que les critiques actuelles du traitement industriel des animaux d'élevage, médiatisées par la question du « bien-être animal », constituent un retour du refoulé affectif. Je questionnerai la tendance actuelle des scientifiques des « productions animales » à inciter les éleveurs et les salariés à plus de « douceur » envers les animaux dans des systèmes intrinsèquement violents envers les hommes aussi bien qu'envers les animaux. Je

conclurai sur la similitude des évolutions de la relation entre hommes et animaux en élevage avec la dégradation du lien actuellement décrite dans un grand nombre de professions impliquant une relation envers autrui.

De l'élevage aux « productions animales » : rupture de liens et perte de sens

- 7 La volonté d'industrialiser l'élevage participe d'un projet très clairement affirmé et revendiqué par les zootechniciens français de la fin du siècle dernier, fondateurs de la discipline. La zootechnie, en tant que science de l'exploitation des animaux domestiques, va de fait concourir à faire d'une grande partie des activités d'élevage un processus industriel spécialisé et rentable et des éleveurs liés à ces industries les ouvriers actifs et – presque – sans état d'âme d'une production massive de matière animale².
- 8 La zootechnie, définie par A. Sanson comme « la technologie des machines animales ou la science de leur production et de leur exploitation », est un outil conceptuel et scientifico-technique au service d'un projet industriel. Les objectifs économiques de la discipline sont servis par son affichage en tant que « science » et par la construction de concepts *ad hoc*. Ainsi en est-il notamment des concepts de « machines animales »³ ou de « zootechnicien »⁴ Si ce dernier relève de la science zootechnique, l'éleveur pour sa part, relève de l'« animaliculture » chargée d'exécuter les prescriptions de la zootechnie⁵. La référence aux valeurs de l'économie industrielle et capitaliste est une constante du discours zootechnique. L'animal étant une machine industrielle et la zootechnie la science de l'exploitation raisonnée de ces machines, il est clair que « la perfection pour l'organisation de la production zootechnique consiste, comme pour l'organisation de toute production industrielle, dans la division du travail, c'est-à-dire dans la spécialisation des animaux »⁶. Les finalités de l'élevage prescrites par la zootechnie ne relèvent alors plus que de la seule rationalité économique : la zootechnie « vise l'utile et non le beau », car « il s'agit de réaliser des profits. Pour la zootechnie, le meilleur animal n'est point celui qui serait reconnu le plus beau dans les concours placés au point de vue esthétique, mais bien celui qui rapporte le plus, dont l'exploitation est la plus lucrative »⁷
- 9 Le système de pensée dans lequel ces zootechniciens inscrivent leur assise théorique et méthodologique est celui de l'Organisation Scientifique du Travail (OST) et de T.W. Taylor dont ils sont les contemporains. Les principes de Taylor sont transposés par Baudement, Sanson, Baron, Diffloth, Dechambre... au travail agricole, et s'inscriront durablement dans l'enseignement de la zootechnie. Ainsi le *Larousse agricole* de 1952 consacre-t-il une large section à l'OST. Les travaux agricoles doivent faire l'objet de « simplification » par installation rationnelle des bâtiments et des équipements et suppression des gestes ou actions inutiles. En élevage, l'OST vise essentiellement à la réduction des cycles de production. Ainsi « des enquêtes ont permis de constater que, dans certaines porcheries fermières, il faut 75 heures de travail pour préparer un porc à la vente, alors que dans les porcheries industrielles de la région parisienne, ce chiffre est cinq ou six fois moins élevé. Aux États Unis, ce chiffre est encore plus réduit : dans l'État d'Indiana par exemple, il est en moyenne de 5 à 7 heures, et certains éleveurs sont parvenus, grâce à une organisation rationnelle de leur travail, à produire un porc en 1,7 heure de travail seulement »⁸. En production laitière, « la machine peut aisément, lorsqu'elle est bien conduite, réduire de plus de moitié le temps de traite. Mais alors, il faut absolument minuter son temps et faire

attention à tous ses gestes pour ne pas en faire d'inutiles » (Lacombe, 1952). Les éléments prépondérants de l'organisation tayloriste du travail, qui n'ont aujourd'hui rien perdu de leur actualité dans les systèmes de productions animales, sont notamment i) la scission entre travail de conception et travail d'exécution (la construction pyramidale de la recherche-développement en agriculture scinde très nettement la recherche/la vulgarisation/l'exécution), ii) la rationalisation des procédures (par suppression des « temps improductifs » et réduction des cycles de production) iii) le développement du machinisme et de la robotisation.

- 10 Ce projet industriel n'était certes pas perceptible pour la masse atomisée des éleveurs et des agriculteurs que l'on appelait au « développement » et à la « rationalisation » de leur activité. L'objectif affiché dans le cadre institutionnel du développement agricole en France après la seconde guerre mondiale n'est pas en effet l'*industrialisation* de l'élevage, mais sa *modernisation* ou sa *rationalisation*. Ce but a été atteint grâce à une adhésion quasiment sans réserves de la profession agricole à cet unique objectif et à un enseignement zootechnique particulièrement adapté à cette orientation. À partir des années 1960 en France, en effet, le projet de modernisation de l'agriculture défendu par les Pouvoirs Publics est intériorisé par les agriculteurs eux-mêmes, notamment par les jeunes, qui visent à une parité de revenus et de mode de vie avec les autres catégories sociales (Mendras, 1995).
- 11 L'industrialisation de l'élevage s'opère à l'instar de celle plus générale de l'agriculture sans que soient prises en compte les spécificités du rapport au vivant construites par le métier d'éleveur (Bochet, 1988 ; Salmona, 1994). Après des décennies de théorisation et grâce à des évolutions techniques déterminantes, l'animal d'élevage devient à partir des années 1960-1970 un outil de travail comme un autre. L'implication affective des éleveurs envers leurs animaux prend alors la forme d'un archaïsme tandis que la relation de communication est gravement altérée par des procédures du travail qui visent à l'accroissement de la productivité du travail – des hommes et des animaux –, à la constante diminution des « temps improductifs » et qui élargissent la distance entre hommes et animaux (augmentation du nombre d'animaux par travailleur, réduction des cycles de production, avancement de l'âge à la réforme, enfermement de plus en plus marqué des animaux et des hommes dans les bâtiments d'élevage et rupture du lien des animaux à la nature...).
- 12 Entre élevage et productions animales, ce sont les finalités non économiques du travail qui ont été occultées. Les rationalités relationnelles portées par la co-existence des hommes et des animaux mais également par celle des animaux entre eux (le troupeau) et des hommes entre eux (le collectif de travail) ont été niées voire réprimées. Les conditions du *travailler* en élevage ont été rendus difficiles par déni de la subjectivité des individus au travail et réduction de l'individu à une dimension utilitariste d'« être-économique » – *homo-oecoonimus* et *animal-oeconomicus*⁹». Cette perte du lien et de la communication est fondamentalement une perte de sens car pour une grande majorité d'éleveurs mais également pour une grande part de nos concitoyens, la légitimité des activités d'élevage est donnée par la relation aux animaux. Nous en avons aujourd'hui un puissant témoignage au travers de la critique des systèmes industriels de productions animales et de la demande de bien-être pour les animaux d'élevage, médiatisée par la thématique du « bien-être animal ».

Le « bien-être animal » ou le retour du refoulé affectif

- 13 La thématique du « bien-être animal » est scientifiquement très ambiguë. Elle émerge il y a une vingtaine d'années en France, à la fois en tant qu'interrogation critique sur les conditions de vie des animaux en systèmes industrialisés (Dantzer, 1979 ; Damien et al, 1981) et sur les conditions de travail des personnes. On est alors sur un terrain critique qui concerne à la fois les hommes et les animaux. À partir des années 1990 la question du traitement des animaux d'élevage en systèmes industriels et de la légitimité économique et sociale de ces systèmes se transforme en « bien-être animal » c'est-à-dire en question sur l'adaptation des animaux aux systèmes industriels. La question des conditions de travail des éleveurs et des salariés est, elle, complètement écartée malgré les résistances de nombreux éleveurs au processus d'industrialisation.
- 14 On est donc passé en vingt ans d'une critique des systèmes industriels qui était partagée par une partie des citoyens, qu'ils fussent éleveurs, protecteurs des animaux ou chercheurs, à une situation de plus en plus conflictuelle qui oppose, en première analyse, d'un côté les éleveurs et de l'autre les protecteurs des animaux auxquels se rallie une partie de la société, tandis que les scientifiques se posent en producteurs de faits objectifs. En même temps que les productions animales continuent de s'intensifier, des normes de « bien-être animal » apparaissent, qui résultent pour une petite part des travaux des scientifiques (lesquels posent leurs questions en référence au stress et en termes de seuil d'acceptabilité sociale des systèmes industriels), et pour beaucoup du lobbying européen de la protection animale, qui développe des positions de plus en plus radicales contre l'élevage industriel voire contre l'élevage tout court. Cette évolution normative, qui s'est opérée de façon ponctuelle et sans cohérence globale du point de vue des systèmes aux différents niveaux d'organisation, a en fait permis la poursuite de l'intensification des productions animales. Du point de vue de la santé des hommes et des animaux, on est progressivement passé d'une situation de douleur visible à un état de souffrance invisible.
- 15 La critique sociale du traitement des animaux en systèmes industriels repose sur des interrogations éthiques mais également sur un socle affectif impliquant compassion et empathie. L'affectivité, le « sentimentalisme », la « sensiblerie », en un mot le « sentiment », que depuis 150 ans les promoteurs des productions animales et de la science pure au service de l'industrie s'efforcent de réprimer fait ainsi un retour en force. Les protecteurs des animaux, images-choc des médias à l'appui, reprochent, implicitement ou explicitement, aux professionnels de l'élevage – éleveurs et transporteurs d'animaux notamment – de ne pas aimer ni respecter les animaux et de les traiter comme des choses. L'écrasante responsabilité des pouvoirs publics et de l'encadrement scientifique et technique des éleveurs dans cette désaffection échappant à la visibilité du quidam ordinaire, ce sont les éleveurs qui font ainsi les frais d'une critique qu'ils perçoivent majoritairement comme injuste. Pour un éleveur, confronté dans son quotidien à une surcharge de travail (« cinquante heures en courant »), à l'angoisse de la crise qui va venir mais dont « on sait jamais quand elle va venir », à des relations dégradées avec ses animaux (« elles (les truies) sont sûrement pas très heureuses, enfin on leur demande pas »), à des relations difficiles avec sa famille (« pendant les crises c'est assez dur au niveau familial »), avec ses collègues (« à partir du moment qu'il (le voisin producteur) existe, il en fait de trop »), avec sa banque (le « stress du Crédit Agricole »), avec ses voisins (« ils ne supportent plus rien »), mais à qui l'on impose néanmoins de

produire du « bien-être animal » ces critiques sont en effet mentalement et affectivement extrêmement difficiles à admettre.

- 16 Dans le réel du travail en effet, éleveurs et animaux sont engagés dans une relation de communication qui repose sur une plus ou moins grande implication affective. L'altération de la communication mais également la perte des comportements libres, pour les animaux comme pour les éleveurs, sont causes de souffrance pour les individus. Si la souffrance des animaux dans ces systèmes ne fait plus de doutes pour personne – il s'agit juste aujourd'hui d'en mesurer les limites de légitimité économique – la souffrance des personnes est encore largement du domaine du non-dit.

L'animal et l'homme au travail : vivants, trop vivants

- 17 Les résultats obtenus¹⁰ dans le cadre méthodologique de la psychologie différentielle montrent que l'affectivité des éleveurs est engagée envers leurs animaux de manière bipolaire entre affectivité positive et affectivité négative. En termes d'attitudes, la relation affective à l'animal s'ordonne ainsi autour de deux axes : un axe regroupant les composantes d'une relation amicale ; un axe regroupant celles d'une relation de pouvoir. Dans le cas d'une relation amicale avec les animaux, majoritaire chez les éleveurs, l'implication affective est perçue comme faisant partie du travail de l'éleveur et est décrite comme un élément constitutif du métier. En dépit des injonctions de l'encadrement technico-économique, les éleveurs ont préservé la part affective de leur travail, en laquelle réside pour une grande part le plaisir que celui-ci peut leur donner. Dans le cas d'une relation de pouvoir sur les animaux, la part affective du travail est refoulée au profit des éléments techniques et économiques du travail et de l'adhésion aux valeurs de la zootechnie et de l'économie où priment, aujourd'hui comme hier, compétitivité et rentabilité. La réussite dans la compétition est alors un facteur fort de satisfaction au travail. Au sein de ces deux dimensions, amitié et pouvoir, les représentations des éleveurs sont cohérentes avec leurs comportements affirmés envers leurs animaux. Ces résultats soulignent l'intérêt d'une analyse quantitative des attitudes pour étudier l'articulation entre implication affective et satisfaction au travail et ses conséquences en termes de santé physique et psychique.
- 18 Les résultats d'enquêtes montrent ainsi que sur différents points clés, les attitudes et le réel vécu du travail en élevage sont, chez la majorité des éleveurs, en contradiction avec les procédures d'organisation du travail dans les productions animales :

Statut de l'animal et statut de l'éleveur

- 19 Pour 83 % des éleveurs interviewés, l'animal fait partie de la communauté des vivants d'une manière très similaire à celle de l'être humain. Les éleveurs manifestent compassion et empathie envers leurs animaux car ils les perçoivent sensibles et souffrants comme eux-mêmes. Pour 28 % des éleveurs, l'animal d'élevage doit être considéré uniquement comme un outil de travail. Cette injonction, personnelle ou collective, nous renvoie au constat que faisait Sanson en 1888 : « Nous savons que, dans l'état actuel de la science, les animaux doivent être considérés comme des machines, qu'il s'agit de construire et d'alimenter pour en obtenir des transformations utiles, matières premières ou force motrice » (Sanson, 1907). Pour ces éleveurs, l'affectivité n'est pas considérée comme une voie de connaissance de l'autre et du monde. La connaissance

« vraie » des choses, et donc l'organisation du travail qui en résulte, est déléguée à la Science.

- 20 Pour 80 % des éleveurs, le métier d'éleveur, parce qu'il engage une relation avec les animaux, n'est pas un métier comme un autre. Pour 82 % d'entre eux, l'éleveur est engagé envers ses animaux et se perçoit comme étant « à leur service ». Pour 23 % des éleveurs, c'est l'animal qui doit s'adapter à l'éleveur et non l'inverse. Cette dernière représentation valorise la technique au détriment de la relation aux animaux. En témoignent par exemple, les résultats d'une enquête menée en 1998 indiquant que 57 % de porchers européens souhaitaient « rejeter le mot porc dans le titre de leur profession » et désiraient redéfinir leur dénomination à partir des termes de « technicien » et de « spécialiste », l'unanimité se faisant sur le terme « *animal care specialist*¹¹. La revendication identitaire s'appuie chez ces éleveurs sur un discrédit de l'animal et sur l'effacement de la relation entre hommes et animaux.

Place des sentiments dans le travail, systèmes de production et comportements associés

- 21 Pour 81 % des éleveurs interviewés, le travail en élevage implique nécessairement l'affectivité parce qu'elle est constitutive de leur métier ; les sentiments font partie du travail. Pour 88 % d'entre eux, il n'est pas ridicule de parler aux animaux et 84 % sont en accord avec l'affirmation « je suis bien avec mes animaux et je suis sûr qu'ils sont bien avec moi ». L'éleveur ne se perçoit pas comme un esprit habitant un corps temporairement engagé au travail mais comme un corps vivant en relation avec les animaux et l'environnement. La communication avec les animaux, décrite comme un être-ensemble au travail, est une évidence affective. Pour 81 % des éleveurs, cette relation est décrite comme enracinée dans l'enfance (Soriano, 1985) et l'on peut penser qu'une partie des compétences futures d'un éleveur se construit dans la communication enfantine avec des animaux, qu'il s'agisse de chats, chiens, hamsters, veaux ou cochons. Cet apprentissage qui se fait à l'insu de la personne est décrit comme spontanément mis en œuvre dans le travail.
- 22 Pour 14 % des éleveurs au contraire, il n'y a pas de place pour les sentiments dans le travail. Il n'y en a pas intrinsèquement d'une part mais il n'y en a pas également parce qu'il ne peut pas y en avoir, parce qu'investir des sentiments en élevage, c'est s'exposer à la souffrance (« si on s'attache, on est foutu »). En systèmes industriels et intensifiés notamment, pour faire face à l'organisation du travail, la répression affective est intériorisée. L'augmentation du nombre des animaux, la diminution des cycles de production, la diminution de l'âge à la réforme, la multiplication des pathologies animales... entraînent un rapport aux animaux qui génère de plus en plus nettement un rapport banalisé à la maladie et à la mort. Il est alors nécessaire pour la santé mentale des personnes de mettre en place des stratégies défensives individuelles et collectives leur permettant de résister à la souffrance. Ainsi que le souligne C. Dejours, l'adhésion à la cause économiciste fonctionne comme une défense contre la conscience de sa propre responsabilité dans le fonctionnement du système : « on fait du porc comme on fait des chaussures avec autant de sérieux et de bonne volonté, mais c'est un objectif de production pour faire face à une demande de consommation, point. Le métier n'est plus assez valorisant vu de l'extérieur pour le faire juste pour le plaisir (...) la finalité des finalités, c'est de sortir des kilos, point. Ça ne se compare pas avec quelqu'un qui a des

brebis sur le Larzac... c'est pas du tout la même logique. En plus il y a d'énormes investissements financiers, donc il y a un critère de rentabilité qui est là, il faut passer par les chiffres de la rentabilité, donc il faut produire, point. C'est un outil industriel, ceci ne veut pas dire que c'est péjoratif, « outil industriel ». C'est un outil industriel performant qui sort de la bonne qualité ».

- 23 L'éleveur adopte des comportements de conciliation ou de pouvoir avec les animaux qui sont fonction de ses représentations, de la place qu'il accorde aux sentiments dans le travail et du système de production. Ainsi la dimension amicale envers les animaux inclut-elle l'affichage de comportements patients, communicatifs et non violents. La dimension de pouvoir intègre l'affichage d'un désir de maîtrise immédiate de l'animal et la légitimation de la violence. Le système de production peut permettre ou non l'expression de ces dimensions. Il participe à construire/déconstruire les représentations et l'implication affective des éleveurs envers leurs animaux.

« Bien-être animal » et communication : la confusion des sentiments

- 24 Les réglementations nationales et européennes imposent aujourd'hui aux éleveurs un ensemble de normes d'habitat, d'alimentation... qui s'étend à l'ensemble de la conduite d'élevage. On mesure, en lisant ces directives, à quel niveau d'irresponsabilité *apparent* ont été amenés les éleveurs pour qu'aujourd'hui, au nom du « bien-être animal » les procédures réglementaires imposent, par exemple en élevage de veaux de boucherie d'« inspecter les veaux au moins deux fois par jour avec un éclairage approprié » ou « d'isoler les veaux malades dans des logements adéquats. »¹² Ces réglementations, qui concernent majoritairement des productions industrialisées et/ou intégrées, semblent témoigner d'une distance profonde entre les instances chargées des réglementations et le réel du travail avec les animaux en élevage. Ne sont-elles pas également le révélateur d'une perte de sens du métier d'éleveur pour les structures administratives ? Du point de vue de l'éleveur lui-même, ces réglementations soulignent la dégradation du lien entre l'éleveur et ses animaux imposée par l'organisation du travail et l'impossibilité du don dans le cadre du travail industriel.
- 25 Après avoir été contraints à leur corps défendant de réprimer leur affectivité dans le travail, les éleveurs sont aujourd'hui incités à plus de gentillesse. La part affective du travail, occultée et réprimée par 150 ans de productions animales, tend à s'inscrire dans les procédures mêmes du travail et à devenir une tâche : caresser les animaux, par exemple. La problématique du « bien-être animal », et plus clairement encore celle du stress en élevage, conduit en effet l'encadrement technique des éleveurs à leur donner des conseils de « douceur » envers les animaux et à mettre en place des formations de salariés et d'éleveurs orientés sur les conduites douces « antistress ». Cette gentillesse envers les animaux doit toutefois être manifestée par les éleveurs et les salariés d'élevage ou d'abattoirs sans que l'organisation du travail ne change en rien ses procédures. La pression managériale contre les temps improductifs s'exerce avec autant, sinon plus, de vigueur ; les exploitations continuent de s'agrandir en empêchant ainsi tout attachement des éleveurs à des animaux toujours plus nombreux, et la pression compétitive, les injonctions de rentabilité à court terme, ne sont aucunement revues à la baisse.

- 26 Du point de vue de la communication entre hommes et animaux en élevage, nous pourrions malgré tout nous réjouir des évolutions des procédures du travail vers plus de douceur. Mais ces revirements, le système restant égal par ailleurs, posent en fait des problèmes nouveaux et témoignent de la persistance dans les représentations des scientifiques des « productions animales » du postulat behavioriste fondateur qu'il n'y a pas de communication entre éleveurs et animaux.
- 27 Quelles hypothèses sont, en effet, en arrière plan de ces évolutions ?
- 28 1. le geste affectueux (la caresse) peut être effectué par l'éleveur « à volonté », i.e. le cerveau commande à la main ;
- 29 2. l'animal est désireux de cette caresse
- 30 3. l'animal assimile la caresse à une attitude amicale et a donc moins peur et est moins « stressé ».
- 31 1. La caresse spontanée d'un éleveur intervient dans un processus de communication inscrit dans la durée et dans l'environnement des hommes et des animaux. Elle repose sur ce que Erwin Straus appelle la « compréhension symbiotique » et s'inscrit dans le monde du « sentir ». « Le sentir est donc une expérience d'empathie. Il est orienté vers les caractères physiognomiques de ce qui est attrayant ou effarouchant. Il a les caractères de l'expérience de la « communion » qui se déploie dans le mouvement réciproque de « l'approche » et de « l'éloignement » (...) La compréhension symbiotique ne peut donc se développer dans les cas particuliers que si cette double possibilité – fuir ou suivre – est offerte. Un oiseau en cage qui ne peut se dérober lorsque quelqu'un s'approche de lui ne comprendra pas longtemps l'attitude amicale de l'homme dans son environnement... toute mutilation extérieure de cette relation de polarité empêche ou détruit la compréhension symbiotique » (Straus, 1935).
- 32 La caresse imposée par les procédures n'a aucun sens ni pour l'éleveur ni pour l'animal. Elle ne signifie rien. La caresse spontanée est un message et la réponse à un message de l'animal : « Elles viennent vers moi des fois elles me lèchent les bras, ou elles me mangent le tricot des trucs comme ça quoi, des fois elles viennent derrière moi et elles me donnent un coup de corne, parce qu'elles veulent que je les caresse tout simplement ». La caresse s'inscrit dans une relation intersubjective ; ainsi que l'exprime un éleveur en parlant d'une vache : « quand elle est au cornadis je la caresse, elle se laisse caresser » et d'une autre : « je sais pas pourquoi elle me plaît cette vache, voilà, elle a quelque chose qui me plaît. C'est quelque chose de bizarre, pourtant je la caresse pas dehors, elle vient pas se faire caresser, elle me laisse l'approcher ». La relation qui laisse place à la caresse nécessite de prendre le temps : « on aimait les animaux bien sûr. À la fin de la journée, je passais volontiers un quart d'heure, une demi-heure parmi les animaux. Pour les caresser, et elles venaient, et puis elles étaient jalouses, il fallait que je voie l'une et l'autre ».
- 33 2. Ainsi que le soulignent de nombreux éleveurs, tous les animaux ne se ressemblent pas. Il y a des animaux qui sont désireux d'un contact rapproché et d'autres qui ne le sont pas : « au départ il y a des veaux on est plus sympa avec certains qu'avec d'autres quoi. Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'il y en a qui sont plus rigolos que d'autres. Il y en a qui viennent plus facilement, qui donnent des petits coups de tête pour jouer, et ils se laissent caresser. 11 y en a d'autres c'est pas pareil, ils rechignent, ils font marche arrière, ils partent en courant dès qu'ils peuvent quoi » ; « Elles (les truies) parlent, elles viennent se faire caresser, et bon il y en a qui parlent, qui viennent nous parler et qui ne veulent pas

qu'on les caresse mais bon chacun... ». La caresse imposée par les procédures et hors du cadre de la « compréhension symbiotique » a le caractère d'une violence si l'animal n'est pas en mesure de se soustraire à cette caresse (truies en cages, veaux...).

- 34 3. Les animaux (vaches, truies, chèvres...), parce qu'ils sont dans une relation de communication avec les éleveurs qui s'inscrit dans la « compréhension symbiotique », appréhendent l'éleveur dans sa globalité, dans ce qu'exprime son corps, et pas seulement dans ce que prétendent ses gestes. L'éleveur n'a pas besoin d'agir pour que ses animaux sachent dans quel état affectif il est à leur égard et envers lui-même : « c'est dans le monde du sentir que nous rencontrons les animaux, car le monde est partagé par l'homme et par l'animal. C'est au sein de ce monde que nous comprenons l'animal et fait bien plus significatif encore, que l'animal nous comprend » (Straus, 1935, p 234). C'est en fonction de leur connaissance autonome que les animaux règlent d'abord leurs comportements. Le geste affectueux d'un éleveur stressé et angoissé sera dénué de sens : « j'ai l'impression des fois que les bêtes me comprennent, je les regarde et j'ai l'impression qu'elles devinent ce que j'ai dans la tête (...) elles savent que je ne suis pas un animal, elles savent où je suis, je crois qu'elles me connaissent parfaitement, je crois qu'il faut, je les aime beaucoup, elles m'aiment beaucoup, ça j'en suis persuadé » ; « par rapport à l'animal ce que j'ai appris (de mon père) c'est être à l'écoute, c'est quelqu'un qui sentait les choses, qui voyait, c'est cet espèce d'être à l'écoute tout le temps, d'être concentré, d'être à l'écoute des animaux ».
- 35 Les orientations de la recherche et de l'encadrement technique visent à réduire la peur que les animaux manifestent à l'égard des humains dans les systèmes industriels et intensifiés. Les nouvelles prescriptions de douceur ne s'accompagnant d'aucune évolution des conditions du travail réel, ni pour les animaux ni pour les hommes, et ne permettant pas l'instauration d'une véritable communication. Les conséquences les plus probables vont être de remplacer la peur, non par la confiance, mais par la suspicion. Les causes de la violence envers les animaux ne résident majoritairement pas en effet chez la personne elle-même, et les résultats de mes recherches le montrent très clairement, mais dans le fonctionnement des systèmes. Ainsi que le relevaient les chercheurs de Palo Alto, les comportements des individus reflètent les dysfonctionnements communicationnels des systèmes, ce dont témoignent abondamment également les transporteurs ou manipulateurs en abattoirs : « j'étais brutal avec les cochons c'est vrai, c'est tout le système qui pousse à ça, j'étais sur les nerfs tout le temps » ; « il y a la cadence aussi, dans les abattoirs (...) ils ne peuvent pas prendre 5 minutes pour cajoler le porc parce que ça va faire un trou sur la chaîne et les gars vont se faire engueuler par le responsable, il va dire 'mais qu'est ce que c'est que ce trou là, donc il y a la cadence des abattoirs maintenant, qui est devenu un peu folle » ; « il faudrait un gars de plus, quand on est 4 dedans, ça marche mais là on doit le faire à 3, on le faisait à 500, on tournait à 500 avant, on était trois, maintenant on tourne à 700, on est trois pareil. Si on pouvait être que deux, ils nous laisseraient à deux. Et quand on est 4, ça marche super bien. Comme ça les cochons, ils ne souffrent pas il y en a un qui est au milieu, ça s'en va tout seul, et là ils ne comprennent pas, ça coûte trop cher un gars, surtout au prix qu'ils nous payent, c'est ça qui me... Je l'ai dit et redit, maintenant on laisse faire ».
- 36 Les risques induits par ces évolutions sont d'aggraver les difficultés affectives rencontrées par les personnes en systèmes industriels. Ces évolutions en effet, qui représentent un flagrant déni de leur propre souffrance, risquent d'une part d'accroître le sentiment, déjà très présent, qu'à « Bruxelles, ils ont plus le souci des bêtes que des éleveurs ». et

d'autre part de dénaturer encore davantage la relation entre hommes et animaux en la réduisant à une obligation intéressée, voire même d'atteindre gravement l'estime de soi des personnes déjà fortement altérée par le contexte critique actuel des activités d'élevage : « avec la paye qu'on a je voudrais qu'on se limite à un boulot donné, précis, point. Qu'on nous en demande pas plus (...) là, c'est presque de la prostitution, faut tout donner quoi, tout donner, faut se donner soi même, faut donner tout ce qu'on a dans les tripes pour voir quelque chose qui diminue en revenu et donner une image de marque qui diminue ».

- 37 Comment penser en effet le geste « affectueux » et la « douceur » d'un éleveur de veaux de boucherie qui a honte de son métier et honte de ce qu'il produit au point de ne pas vouloir consommer sa production ? Comment penser le geste « affectueux » sans possibilité d'engagement affectif ? « Eh bien, il me disait, moi, je fais ça. tu sais mon boulot il n'est pas compliqué, j'embauche le matin à telle heure, je débauche le soir à telle heure, c'était juste la distribution... Il vivait de ça, il vivait pas mal mais bon, il a arrêté. Depuis donc, je pense que sur le plan humain ça ne devait pas être trop chouette quand même. Mais il disait lui, qu'il n'en avait rien à foutre, faire ça ou autre chose... Sa femme, c'est pareil, elle s'en fichait. Mais ça m'avait frappé parce que Jacques m'avait dit : « ce que je peux te dire, c'est que je ne mange jamais de veau. Je n'en achète jamais. C'est dingue. C'est quand même..., ça je ne comprenais pas ; et il n'en mangeait pas pour les mêmes raisons que moi mes chèvres. C'était que, eh bien, il trouvait que ça ne pouvait pas faire quelque chose de bien ».

Conclusion

- 38 Les dimensions relationnelles du travail en élevage ne se développent pas *en plus* de l'activité productive, elles font partie intégrante du travailler. Parce que ce métier s'exerce avec des êtres *vivants*, l'éleveur investit et est investi. La hauteur de l'implication affective et la qualité du lien aux animaux relève à la fois de l'intime et du social. C'est l'animal, d'une certaine manière, qui peut être indicateur du juste niveau de la relation. Le travail avec l'animal se solde en effet par la mort de celui-ci. Comme le souligne un éleveur, ne pas aimer ses animaux, c'est alors ne pas souffrir, mais c'est également s'être privé de la beauté et du bonheur d'aimer, qui est aussi intrinsèquement, un malheur d'aimer. Cette implication affective peut être, à un niveau équilibré des relations, exprimée par la notion de respect, laquelle renvoie d'ailleurs à une certaine qualité des relations entre êtres humains actuellement convoquée dans les débats sur le travail. Le respect est en effet un élément fondateur de la communauté des humains, et peut être de celle des animaux et des hommes. Pourtant, la relation aux animaux d'élevage, à l'échelon de l'exploitation ou des pouvoirs publics, est aujourd'hui, « bien-être animal » ou pas profondément irrespectueuse. Que, pour cause d'ESB, de fièvre aphteuse, de peste porcine, de saturations récurrentes des marchés, la France et la communauté européenne *détruisent* par millions les animaux d'élevage tout en légiférant sur le « bien-être animal » et les conduites « douces » des éleveurs dans des systèmes intrinsèquement violents, ne peut laisser d'inquiéter. Le lien social que dix siècles d'histoire commune avec les animaux d'élevage ont construit est en train de disparaître, définitivement happé par des « productions animales » hautement délocalisables, et de n'être remplacé par rien. Cette dramatique perte de la relation dans le travail est aujourd'hui décrite dans la plupart des professions impliquant des relations à l'autre (médecins, sage-femme, infirmières,

enseignants...). Pourtant, dans le « donner-recevoir-rendre » qui, pour Mauss, fonde le lien entre les hommes, la relation de travail impliquant l'autre, humain ou animal, génère un irremplaçable don, la perception intense de la valeur et de la beauté de la vie. Ainsi que l'exprime un éleveur : « je pense que si les gens sont correctement payés, si on les valorise dans leur travail, tous les métiers doivent épanouir l'homme, mais il y a plus en élevage. On a quelque chose en retour. La vie quoi ».

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDEMONT, E., *Les mérinos*. Librairie d'éducation et d'agriculture. Éditions C. Delagrave. 1869.
- BAUDEMONT, E., *Traité de zootechnie*, tome I. Librairie agricole de la Maison Rustique. 1862.
- BOCHET, N.. La relation homme-animal : facteur essentiel en élevage. *Homme-Animal-Société ; biologie et animal*. Presses de l'I.E.P. de Toulouse, 1988, p. 127-133.
- DAMIEN, M., KASTLER, A., NOUET, J.-C. *Le grand massacre*. Éditions Fayard. 1981.
- DANTZER, R. et MORMEDE, P.. *Le stress en élevage intensif*. Éditions Masson/Inra. 1979.
- DECHAMBRE, P., *Traité de zootechnie générale*. Tome I. Librairie agricole de la Maison Rustique et Librairie des Sciences agricoles, 1928.
- DEJOURS, C., *Travail, usure mentale*. Bavard Éditions, 1993. DEJOURS, C. Travailler n'est pas 'déroger' Travailler. n° 1, 1998a.
- DEJOURS, C. *Souffrance en France*. Paris. Seuil, 1998. LACOMBE, R., *La traite mécanique*. Paris. Flammarion, 1952. MAZOYER, M., ROUDART, L., *Histoire des agricultures du monde*. Éditions du Seuil, 1997.
- MENDRAS, H., *Les sociétés paysannes*. Éléments pour une théorie de la paysannerie. Paris. Gallimard. 1995.
- PICARD, M., PORTER, R.H., SIGNORET, J.-P. (coord.). *Comportement et bien-être animal*. Inra Éditions. 1994.
- PORCHER, J.. *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*. Paris. PUF. 2002. SALMONA, M., *Les paysans français*. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs. Éditions L'Harmattan. 1994.
- SANSON, A., *Traité de zootechnie*, tome I. Librairie agricole de la Maison Rustique, 1907.
- SORIANO, V., *Choisir et réussir son élevage*. ou le roman de la technique et de la passion. DGER. CFPPA. Le Rheu. 1985.
- STRAUS, E., *Du sens des sens*. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie. Éditions Millon. 2000(1935).
- THOMAS, K.. *Dans le jardin de la nature*. Éditions Gallimard. 1985.
- VON UEXKULL, J., *Mondes animaux et monde humain*. Paris. Denoël. 1984 (trad. franc. 1964).

NOTES

1. Un système « productiviste » est un système « dans lequel la production, la productivité sont données comme l'objectif essentiel » (*Petit Robert*. 1994) : le productivisme est une « théorie qui considère le développement de la production comme le but de l'évolution sociale » (*Dictionnaire encyclopédique Quillet*. 1983).
2. Plus de 1.1 milliard d'animaux sont abattus chaque année en France pour l'alimentation, dont 1 milliard de volailles. 26 millions de porcs. 2.7 millions de veaux et taurillons. 2.6 millions de vaches (dont bœufs et génisses). 6.8 millions d'ovins et caprins. 41 millions de lapins... (*Les cahiers de l'Ofival*. juillet 2001). À ces chiffres, il convient d'ajouter les millions animaux abattus dans la Communauté européenne pour raisons économico-sanitaires
3. « Pour la zootechnie, les animaux domestiques sont des machines, non pas dans l'acception figurée du mot. mais dans son acception la plus rigoureuse, telle que l'admettent la mécanique et l'industrie ». Emile BAUDEMONT. 1862. cité par André SANSON. 1907. p. 4
4. Le zootechnicien est « l'ingénieur des machines vivantes dont il doit surveiller la production et le fonctionnement ». R. BARON (professeur de zootechnie à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort de 1878 à 1908) cité par P. DECHAMBRE. 1928. p. 3
5. « C'est pour bien mettre en relief l'orientation scientifique de la Zootechnie que Baron la distingue de l'animaliculture. la Zootechnie ayant pour objet la recherche et la démonstration des lois générales dont l'animaliculture assure l'exécution ». P. DECHAMBRE. 1928. p. 6
6. Guv de CHARNACE. « Considérations générales sur l'espèce ovine ». 1869. p 55. dans Emile BAUDEMONT. 1869
7. A. SANSON, 1907, p. 9
8. *Larousse Agricole*. 1952. p 874. Le temps de travail aujourd'hui nécessaire est de 36 mn par porc entré chez un « post-sevreur-engraisseur » (source : *GTE*. 1^{er} semestre 2001. Institut Technique du Porc).
9. Les questions posées aux animaux par les chercheurs (quel prix une poule est-elle prête à payer pour une plus grande cage) montrent en effet que l'animal est appréhendé comme un individu rationnel et utilitariste dont le comportement est dicté par son seul intérêt à court terme. La question est la même pour le consommateur : quel prix est-il prêt à payer pour du « bien-être animal » sur l'étiquette ?
10. Travail d'enquêtes par entretiens et questionnaire réalisées en 1999 et 2000 auprès d'un échantillon de 197 éleveurs (71 %éleveurs de bovins. 24 % éleveurs de porcs. 5 % autres productions : 75 % éleveurs du Grand Ouest. 16 % de Franche Comté. 9 % du Limousin : 27 % de femmes).
11. *Réussir porcs*. n° 42. septembre 1998. p. 67
12. « Dispositions réglementaires établissant les normes minimales relatives à la protection des veaux ». Directive 97/2 du 20/1/97. Arrêté du 8/12/1997

RÉSUMÉS

L'élevage est depuis près de dix mille ans un lieu privilégié d'apprentissage et d'échanges entre sociétés animales et sociétés humaines. La relation affective et de communication qui unit les

hommes et les animaux domestiques dans le travail et l'économie est inévitable et constitutive du lien social. Les exigences de productivité réduisent l'animal d'élevage à une chose produite, mais la méconnaissance de la part affective et communicationnelle induit une souffrance importante pour les partenaires de cette dyade.

Stockbreeding has been existing for ten thousand years, and is a prominent situation for learning and exchanges between human and animal societies. The communication and affective relation uniting men and animals within the economical and working context is part of the general social link. Productivity-constraints in the modern world lead to consider animals as plain objects, which generates much suffering for both the human and animal partners, through rejection of the affective and communication components of their relation

INDEX

Mots-clés : élevage, relation homme/animal, société industrielle, zootechnie, affectivité

AUTEUR

JOCELYNE PORCHER

Jocelyne Porcher est chercheur à la Bergerie Nationale. Sa thèse porte sur les dimensions de partage de sens entre hommes et animaux dans le contexte de l'élevage, et est devenue une référence en la matière.